

neige la plus brillante, et c'est ce que l'on appelle vulgairement la nappe mise sur la table, expression, du reste, qui rend assez la vérité du spectacle. Ce signe, en hyver, est presque toujours le précurseur sinistre de la tempête. La rade demeure entièrement ouverte aux vents du N. O. qui sont communs et violens dans la mauvaise saison : on y est alors en perdition ; le seul abri est sous l'île Robin, assez au loin à l'entrée de la baie.

Je mentionnai à mes voisins ce que j'avais entendu dire si souvent à nos officiers, que le bailli de Suffren, revenant, à la paix, de sa belle campagne de l'Inde, y avait jeté l'ancre quelques jours avant l'escadre anglaise qui le suivait de près. Celle-ci, en entrant, eût à courir des bords pour gagner le mouillage ; or, le coup d'œil de l'amiral français était si précis et si sûr, qu'en considérant un des vaisseaux qui entraient, il annonça qu'il allait infailliblement se perdre, et ordonna, dès cet instant, le signal à toutes les chaloupes de son escadre de se tenir prêtes à porter un secours bientôt nécessaire. En effet, peu d'instans après, le vaisseau anglais fit

côte ; on y vola de toutes parts ; mais les embarcations françaises eurent la gloire d'arriver les premières et de beaucoup. Et ce ne fut pas un spectacle peu singulier ni peu touchant que de voir ces deux escadres, naguères si acharnées à leur destruction réciproque, rivalisant désormais d'obligeance, et se prodiguant les soins les plus pressés. Les jeunes officiers anglais auxquels je m'adressais n'avaient aucune idée de cette circonstance, tant il est vrai que les objets qui occupent si fort les contemporains, disparaissent pour ceux qui suivent, quand ces objets n'ont pas acquis l'importance de l'histoire.

## SÉJOUR

### AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

Espace de plus de sept mois.

*Dimanche 19 Janvier au Mardi 28.*

Mon emprisonnement au vieux château. —  
Détails, etc.

EN voyant notre capitaine revenir de chez le Gouverneur, lord Charles So-



merset, il m'avait suffi de sa figure pour ne rien augurer de bon. Ce n'était plus le même homme; il reparut avec un air froid et embarrassé: sa réserve fut bientôt imitée par tous ceux qui m'entouraient. Plusieurs des officiers de la marine qui se trouvaient dans la rade du Cap, vinrent visiter leurs camarades à bord du brick: il m'était aisé de juger que la curiosité de me voir y entraînait pour quelque chose; mais ils évitaient de lier conversation avec moi: ils se parlaient entre eux, à la dérobée et avec mystère; leurs regards semblaient considérer un proscrit. Toutes ces choses, et quelques expressions échappées, m'annonçaient qu'en dépit de toute la distance, on entretenait ici, sur la sûreté du grand captif, les mêmes craintes, la même défiance qu'à Sainte-Hélène, et j'en devais conclure que le sombre nuage qui enveloppait Longwood ne manquerait pas de se prolonger jusqu'à moi; aussi, lorsque j'ai été mis à terre, vers midi, j'ai trouvé sur le rivage l'officier chargé de ma garde. Le capitaine du brick, qui m'avait accompagné dans son canot, n'a pas voulu, à titre de vieille connaissance, et j'espère de sympathie

réelle, me quitter avant de me voir dans la demeure qu'on me destinait, et nous avons marché vers ce qu'on m'a appris être le vieux château, ou la forteresse. Après avoir franchi plusieurs ponts levis, et traversé maints corps de garde, nous sommes arrivés dans la cour intérieure, ou place d'armes, et de là, par divers escaliers et corridors, nous sommes parvenus au logement indiqué pour nous. Les portes se sont trouvées fermées: c'est vainement qu'on en a cherché les clefs partout, il a fallu aller attendre dans une salle commune, occupée par plusieurs officiers de la garnison. Est arrivé par hasard un officier de l'état-major, dont la figure a témoigné le plus grand étonnement qu'on nous laissât ainsi en pleine communication; et prenant un prétexte poli, il nous a conduits dans sa chambre, pour y prendre quelque rafraîchissement. Au bout de plusieurs heures, on est venu nous dire que nos appartemens étaient prêts: ils se composaient de trois pièces que nous découvrions à mesure que le nuage de poussière dont elles étaient remplies se dissipait: on les balayait en ce moment. La première était toute nue; celle



du milieu présentait une grande table, un fauteuil, dont les pieds étaient brisés, et quatre mauvaises chaises; la troisième renfermait deux bois de lits, deux traversins, une paillasse et trois couvertures : voilà tout le précieux mobilier. Bien nous en avait pris d'avoir embarqué nos lits avec nous; mais comment avait-il été nécessaire de deux jours pour de tels préparatifs? Cette circonstance ne me donna pas une haute idée de l'ordonnance, de la précision et de la promptitude de la domination nouvelle sous laquelle je me trouvais désormais.

L'officier chargé de nous, s'empara de la pièce d'entrée et s'y installa; un factionnaire fut immédiatement placé en dehors, et on me signifia que je ne devais communiquer avec personne. Alors, je me trouvai littéralement en prison. Je m'étais plaint de Balcombe's cottage; mais ici c'était bien autre chose; et voilà, sans doute, me disais-je, le premier effet de la bonne recommandation de sir Hudson Lowe.

Vint le dîner; il fut abondant : c'était notre officier qui le commandait. Celui d'état-major dont la politesse précautionneuse s'était emparé de nous le matin,

se croyant déjà de grande connaissance, ou chargé peut-être d'une surveillance spéciale, vint me dire qu'il se permettait de venir me demander familièrement à dîner, et lui et son camarade s'étudièrent à nous en faire les honneurs de leur mieux. Ils montraient l'extrême désir de se rendre agréables; mais je ne me trouvais guère en harmonie, et prétextant les fatigues du jour, je les laissai tête à tête en compagnie de leurs bouteilles, ce qu'ils prolongèrent fort avant dans la nuit, selon la coutume reçue.

Le lendemain, j'eus la visite d'un des capitaines de notre station de Sainte-Hélène : connaissant l'état de mon fils, il amenait un médecin : c'était une grande attention de sa part; mais cette présentation causa, durant quelques instans, un mal entendu assez plaisant : j'avais pris ce médecin pour son fils ou son neveu. Qu'on se figure un enfant de dix-huit ans, avec toutes les formes, les manières et la voix d'une femme. C'était là l'imposant et grave docteur qu'on me présentait; mais cet enfant était un phénomène, me disait-on; M. Barry, c'était son nom, avait enlevé, à treize ans, son diplôme de docteur, en dépit de



tous ses vieux examinateurs ; et il avait pour lui, sur les lieux mêmes, ici, des cures admirables : il avait sauvé une des filles du Gouverneur d'une maladie désespérée, ce qui l'avait rendu une espèce de favori dans la maison. Je profitai de cette dernière circonstance pour tâcher d'obtenir quelques lumières qui pussent diriger ma conduite vis-à-vis de ce nouveau Gouverneur, auquel j'écrivis dès le jour même la lettre suivante, qui lui exposait ma situation, et contenait ma demande formelle d'être envoyé en Angleterre et mis en pleine et entière liberté.

« Milord, — Déjà depuis plusieurs jours  
 » sous votre autorité et dépendance, j'ai  
 » l'honneur de m'adresser à Votre Excel-  
 » lence pour connaître ses intentions à  
 » mon égard. Par une circonstance qui  
 » m'est tout à fait personnelle, j'ai été  
 » enlevé de Longwood (Sainte-Hélène)  
 » le vingt-cinq de novembre dernier,  
 » par sir Hudson Lowe, gouverneur de  
 » cette île.

« Très-peu de jours après, et à la suite  
 » de plusieurs conversations avec le Gou-  
 » verneur, sans aucune décision à mon  
 » sujet, j'ai eu l'honneur de lui écrire

» qu'à compter de cet instant je me re-  
 » tirais de la sujétion volontaire à laquelle  
 » je m'étais soumis vis-à-vis de lui, que  
 » je me remettais entièrement sous l'exer-  
 » cice des lois, et le sommais de les rem-  
 » plir à mon égard ; que si j'étais coupa-  
 » ble, je devais être jugé ; que si je ne  
 » l'étais pas, je devais être rendu à la  
 » liberté. J'ajoutais que l'état affreux de  
 » la santé de mon fils, la mienne même,  
 » demandaient impérieusement de se  
 » trouver à la source des remèdes de  
 » tout genre, et que je le suppliais de  
 » nous envoyer en Angleterre. Le Gou-  
 » verneur sir Hudson Lowe m'a paru  
 » alors fort incertain. J'ai des raisons de  
 » croire qu'un moment il n'a pas été  
 » éloigné de m'embarquer pour l'Eu-  
 » rope ; ensuite il a voulu me garder à  
 » Sainte-Hélène, séparé de Longwood,  
 » jusqu'au retour des réponses d'Angle-  
 » terre ; puis il m'a offert, à diverses re-  
 » prises, de retourner à Longwood ; enfin  
 » il m'a expédié pour le Cap, aux ordres  
 » de Votre Excellence, saisissant ainsi, à  
 » ce qu'il m'a paru, dans la stricte lettre  
 » de ses instructions, un terme à ses em-  
 » barras, et attendant peut-être d'autrui  
 » les mêmes résultats à mon égard, mais



» sans risquer désormais lui-même au-  
 » cune responsabilité personnelle. Tel  
 » est, Milord, le court sommaire que  
 » j'ai cru devoir vous exposer, afin que  
 » vous puissiez prendre une connais-  
 » sance précise de ma véritable situation,  
 » et que, dans la justice de votre cœur,  
 » vous trouviez simple, naturelle, inof-  
 » fensive, et tout à fait régulière la de-  
 » mande authentique que j'ai l'honneur  
 » de vous adresser en ce moment à vous-  
 » même, d'être envoyé en Angleterre  
 » aussitôt que possible, et d'être rendu  
 » à ma pleine et entière liberté, autant  
 » que mes droits naturels peuvent le pré-  
 » tendre sur vos devoirs politiques.  
 » J'ai l'honneur, etc.

» P. S. Je sollicite de Votre Excel-  
 » lence la faveur de savoir si j'ai la faculté  
 » d'écrire à Son Altesse Royale le Prince-  
 » Régent, et à ses ministres. J'aurais  
 » alors l'honneur de vous adresser deux  
 » lettres, avec prière de les leur faire par-  
 » venir sans délai. Je vous serais obligé  
 » aussi de me laisser connaître les occa-  
 » sions qui se présenteraient pour Sainte-  
 » Hélène, ayant à adresser quelques pa-  
 » piers au gouverneur sir Hudson Lowe.  
 Sa réponse m'arriva le surlendemain :

elle était courte : sans entrer dans aucun  
 détail, il me faisait prisonnier *sur le*  
*rapport de sir Hudson Lowe*, et me con-  
 damnait à rester ici jusqu'au retour des  
 nouvelles d'Angleterre. Je n'avais point  
 à résister, il fallait bien me soumettre ;  
 c'est ce que j'exprimai à lord Charles  
 Somerset, par une seconde lettre qui  
 en renfermait deux autres : la première  
 pour lord Castlereagh, chargé de met-  
 tre la seconde sous les yeux du Prince-  
 Régent.

« Milord, — mandais-je au Gouver-  
 » neur, j'ai reçu la réponse que vous  
 » m'avez fait adresser, et qui m'apprend  
 » que Votre Excellence me retiendra  
 » captif ici jusqu'à ce que sir Hudson  
 » Lowe ait reçu des réponses d'Angle-  
 » terre à mon sujet. Sans doute Votre  
 » Excellence a pesé dans sa sagesse la  
 » force des motifs qui le déterminent à  
 » un acte aussi important que celui de  
 » me priver ainsi de ma liberté, sans  
 » aucunes formes judiciaires préalables,  
 » sans même qu'on m'ait dit pourquoi.  
 » Il ne me reste plus qu'à me soumettre  
 » à l'autorité, et à me reposer sur des  
 » lois qui veillent pour moi, s'il y a lieu.  
 » Je n'entreprendrai aucun argument



» ultérieur pour ma défense, persuadé  
 » que vous-même, Milord, dans un acte  
 » aussi délicat, et dans la justice de votre  
 » cœur, vous aurez parcouru attentive-  
 » ment tout le cercle de ma cause. Tou-  
 » tefois, j'aperçois dans votre réponse,  
 » que votre décision repose sur les cir-  
 » constances établies à mon sujet par sir  
 » Hudson Lowe; mais ces circonstances  
 » ont-elles été contradictoirement éta-  
 » blies aux yeux de Votre Excellence?  
 » A-t-elle entendu les deux côtés de la  
 » question, et se croit-elle à l'abri de  
 » toute responsabilité personnelle, en  
 » exécutant sur les seules instructions  
 » de sir Hudson Lowe, et sans nul égard  
 » à mes propres réclamations; et com-  
 » ment se ferait-il que ce que sir Hudson  
 » Lowe n'a pas cru pouvoir hasarder sans  
 » risque à Sainte-Hélène, me retenir  
 » prisonnier, se trouverait plus facile et  
 » avoir de moindres inconvéniens au Cap?

» Milord, si Votre Excellence trouvait  
 » désirable de s'éclaircir sur mon affaire  
 » et mes sentimens, je suis prêt à vous  
 » communiquer toute ma correspon-  
 » dance avec le Gouverneur de Sainte-  
 » Hélène, et à mettre sous vos yeux ce  
 » que j'écris à S. A. R. le Prince-Régent

» et à ses ministres. Je vous l'offre et dé-  
 » sire de le voir accepté. De plus, si de  
 » me soumettre volontairement et fran-  
 » chement, à mon arrivée en Angleterre,  
 » à toutes les précautions, même arbi-  
 » traires, qu'on jugera équivalentes à  
 » ma quarantaine politique ici pouvait  
 » altérer votre détermination, je suis  
 » prêt à y souscrire de bon cœur, tant la  
 » santé de mon fils, la mienne même,  
 » le vide affreux dans lequel je me trouve  
 » désormais, n'étant plus ni avec ma fa-  
 » mille, qui m'est si chère, ni avec l'ob-  
 » jet vénéré pour lequel j'en avais fait le  
 » douloureux sacrifice, me laissent le  
 » brûlant besoin de retrouver l'Europe.

» Enfin, Milord, s'il ne me reste au-  
 » cune chance, faites du moins partir  
 » mon fils; qu'il ne tombe pas victime  
 » de circonstances auxquelles son âge le  
 » rend tout à fait étranger. Je me prê-  
 » terai volontiers à le voir arracher de  
 » mon sein, dans l'espoir de lui préparer  
 » un meilleur avenir. Et moi, demeuré  
 » seul avec mes infirmités et mes peines,  
 » je me résignerai avec plus d'indiffé-  
 » rence, le croyant plus heureux, à la  
 » sentence de mort lente qui va s'exé-  
 » cuter sur moi, sans qu'aucun tribunal



» l'ait débattue, sans qu'aucun juge l'ait  
» prononcée.

» J'ai l'honneur d'adresser à Votre  
» Excellence une lettre à lord Castle-  
» reagh, contenant celle pour S. A. R. le  
» Prince-Régent : elles se trouvaient  
» écrites lorsque les renseignemens que  
» vous avez eü la bonté de me donner  
» à ce sujet me sont parvenus; j'ignorais  
» celui des ministres auquel je devais  
» personnellement m'adresser : je n'ai  
» pas cru devoir recommencer; l'état  
» de mes yeux me rend l'écriture trop  
» pénible, et je vois d'ailleurs que j'avais  
» deviné les formes importantes. »

LETTRE A LORD CASTLEREAGH, RENFERMANT  
CELE ADRESSÉE AU PRINCE-RÉGENT.

» Milord, — Dans l'ignorance de celui  
» de vos collègues auquel je devais avoir  
» recours, j'ai l'honneur de m'adresser  
» à vous, comme à celui dont les événe-  
» mens publics m'ont donné le plus de  
» connaissance. Si les détails qui con-  
» cernent Sainte-Hélène ont été mis sous  
» les yeux de Votre Excellence, ils vous  
» auront sans doute inspiré de grandes  
» préventions contre moi, et cependant  
» s'ils vous étaient convenablement déve-

» loppés, nul doute qu'ils ne vous pa-  
» russent dignes d'estime, peut-être  
» même d'intérêt.

» A Longwood, je me regardais comme  
» dans une enceinte sacrée, dont je de-  
» vais défendre les approches; je serais  
» volontiers mort sur la brèche : *Je résis-  
» tais.* Aujourd'hui que je me trouve en  
» dehors du cercle révééré, que je suis  
» rentré désormais dans la foule com-  
» mune, je dois avoir aussi une autre  
» attitude : *J'implore.*

» Je vous demande donc, Milord, je  
» vous sollicite, et je parle toujours dans  
» la supposition que je m'adresse au mi-  
» nistre qui doit m'entendre, je vous  
» sollicite de me laisser arriver en An-  
» gleterre, où l'état affreux de la santé  
» de mon fils et la mienne réclament les  
» plus grands, les plus prompts secours.

» Et quel motif aurait-on de repousser  
» ma demande? Serait-ce la haine per-  
» sonnelle? Je suis trop obscur pour  
» atteindre à un pareil honneur. Serait-  
» ce la haine vague de la différence d'o-  
» pinion? Mais vous êtes tellement accou-  
» tumés à cette différence parmi vous,  
» et avec si peu d'amertume, qu'il serait  
» ridicule à moi de le penser. Serait-ce



» la crainte que je n'écrivisse, ne pu-  
 » bliasse, ne parlasse? Mais en me re-  
 » poussant, n'autoriserait-on pas en quel-  
 » que sorte le fiel qu'il me serait si facile  
 » d'aller distiller ailleurs; et si l'on avait  
 » à vouloir gêner quelqu'un sur cet objet,  
 » à s'assurer de lui, le sol de l'Angleterre  
 » ne serait-il pas précisément le plus  
 » favorable et le plus sûr? car vous avez  
 » contre de pareilles offenses, non seule-  
 » ment les lois générales, mais encore  
 » des lois particulières. Quand l'individu  
 » est près de vous, vous avez pour garan-  
 » ties positives sa prudence, sa sagesse,  
 » et surtout son désir de demeurer.

» Je ne vois donc, Milord, aucune  
 » cause de refus à ma demande, j'en  
 » aperçois au contraire beaucoup pour  
 » me la faire accorder. Quelle plus belle  
 » occasion pour vous de parvenir à la  
 » vérité, en vous procurant les lumières  
 » contradictoires et opposées? Dans vos  
 » nobles fonctions de jury, votre cons-  
 » cience doit-elle se croire suffisamment  
 » éclairée en ne voyant qu'un seul côté  
 » de la question? Je puis montrer l'autre,  
 » et le ferai sans préjugé, sans passion;  
 » vous ne trouverez en moi que celle du  
 » sentiment.

» Je passe à l'article de mes papiers  
 » qui ont été retenus à Sainte-Hélène;  
 » j'en ai déjà plusieurs fois exprimé la  
 » nature, je vais la redire à Votre Excel-  
 » lence. Ils composent un recueil de dix-  
 » huit mois, où, jour par jour, j'ai inscrit  
 » tout ce que j'ai su, vu ou entendu de  
 » celui qui, à mes yeux, a été et demeure  
 » le plus grand des hommes. Mais ce  
 » recueil informe, inexact, non arrêté,  
 » corrigé à chaque instant, et par sa  
 » nature devant l'être sans cesse, était  
 » un mystère que la circonstance seule  
 » a mis au jour. Tous ignoraient son exis-  
 » tence, à l'exception peut-être de l'au-  
 » guste personne qui en était l'objet;  
 » elle-même, encore en cet instant n'en  
 » connaît point le contenu; il n'était pas  
 » destiné à voir le jour durant ma vie;  
 » je me plaisais à en faire le monument  
 » historique le plus complet et le plus  
 » précieux. Veuillez ordonner, Milord,  
 » qu'il vous soit adressé intact. V. S. le  
 » peut sans inconvénient; je lui proteste  
 » solennellement ici qu'il ne s'y trouve  
 » rien, directement ou indirectement,  
 » qui puisse donner des lumières ur-  
 » gentes et utiles à l'autorité locale de  
 » Sainte-Hélène pour le grand objet dont



» elle se trouve chargée. Elle ne saurait  
 » avoir aucun avantage à en prendre con-  
 » naissance, et il y aurait de très-grands  
 » inconvéniens d'accroître par les per-  
 » sonnalités qui s'y trouvent, l'aigreur  
 » et l'irritation, qui ne sont déjà que  
 » beaucoup trop grandes.

» Arrivés près de vous, Milord, si  
 » votre situation politique juge que ces  
 » papiers, si sacrés, si secrets par leur  
 » nature, doivent être visités, je m'y  
 » soumettrai sans peine, parce que cela  
 » s'exécutera près de moi, et que je serai  
 » sûr des formes inviolables et sacrées  
 » dont V. E. en enveloppera l'examen. Je  
 » ne pense pas encore que vous trouviez  
 » aucune objection à cette seconde fa-  
 » veur que je demande avec instance.

» Milord, j'ai l'honneur de vous adres-  
 » ser une lettre pour S. A. R. le Prince-  
 » Régent, et vous prie de vouloir bien  
 » me faire la grâce de la mettre sous ses  
 » yeux. Mon profond respect pour son  
 » auguste personne, m'a seul empêché  
 » de vous l'envoyer ouverte, et j'autorise  
 » V. E. à l'ouvrir, si l'usage le permet.

J'ai l'honneur d'être, etc. »

LETTRE AU PRINCE-RÉGENT D'ANGLETERRE.

« Altesse royale, — Jouet de la tempête  
 » politique, errant, sans asile, un étranger  
 » faible, malheureux, ose s'adresser avec  
 » confiance à votre âme royale.

» Deux fois dans ma vie, j'ai eu le  
 » malheur de me trouver hors de ma  
 » patrie, toujours au rebours de mes in-  
 » térêts, et toujours croyant ne remplir  
 » que de grands et nobles devoirs. Lors  
 » de mon premier exil, le séjour de  
 » l'Angleterre adoucit les peines de ma  
 » jeunesse, et je comptais sur elle encore  
 » pour couler quelques jours tranquilles  
 » dans mes vieux ans. Cependant, on me  
 » fait craindre de m'en voir repoussé.  
 » Et qui pourrait m'attirer une telle sé-  
 » vérité? Serait-ce le lieu d'où je sors,  
 » les soins que je me plaisais à y donner,  
 » les sentimens, les tendres vœux que  
 » j'y reporterais sans cesse? Mais, Prince,  
 » à Longwood je professais une grande  
 » et rare vertu; j'y soutenais, avec mes  
 » dignes compagnons, l'honneur de ceux  
 » qui entourent les Rois. Après nous,  
 » on ne dira plus qu'il n'est pas de fidé-  
 » lité, d'amour pour les monarques mal-  
 » heureux.



» De tels actes pourraient-ils être persécutés, m'interdire un asile? Et puis, celui qui toujours grand a tracé pour moi, du roc de l'adversité, ces paroles qui m'ont enflé le cœur : *Soit que vous retourniez dans la patrie, soit que vous alliez ailleurs, vantez-vous partout de la fidélité que vous m'avez montrée*; celui-là, dis-je, ne m'a-t-il pas donné un titre, des droits à la bienveillance de tous les Rois? Prince, je me place sous votre protection royale.

» Dans l'abord journalier et les conversations fréquentes de celui qui a gouverné le monde et rempli l'univers de son nom, j'ai conçu et exécuté d'écrire jour par jour tout ce que j'en verrais, tout ce que j'en entendrais.

» Ce recueil de dix-huit mois, unique dans sa nature, mais encore informe, inexact, non arrêté, inconnu à tous, même à l'auguste personne qui en était l'objet, m'a été saisi; Prince, je le place aussi sous votre protection royale; j'ose vous en supplier au nom de la justice, de la vérité, au nom de l'histoire.

» Que Votre Altesse royale daigne, dans sa bonté, prononcer que je dois

» trouver un refuge à l'ombre de ses ailes, et j'irai y chercher un lieu où je puisse, tranquille, me *ressouvenir* et *pleurer*. » Je suis, avec le plus profond respect, etc. Le comte de LAS CASES.

En réponse à ma lettre à lord Charles Somerset, je reçus de lui l'autorisation que j'avais demandée pour mon fils, de partir pour l'Europe par la première occasion. Je voulais qu'il en profitât, je l'en pressai, le lui ordonnai même; mais il s'y refusa absolument, et écrivit à cet égard, une lettre au Gouverneur, qui me causa des sensations trop douces, et honore trop son cœur pour que je me refuse à la mentionner ici.

» Mon père, lui mandait-il, vient de me lire la permission que vous m'accordez de me rendre en Europe; il m'a supplié, ordonné d'en profiter.

» Milord, je ne ferai point usage de votre indulgence, et j'oserai désobéir à mon père. Les peines du corps ne sont rien; celles du cœur sont tout. Privé depuis deux ans de ma mère, je la pleure à chaque instant; toutefois, je n'abandonnerai jamais mon père dans un climat qui n'est pas le sien, et dans une situation si étrange pour



» lui. Ma santé n'est plus rien pour moi :  
 » heureux si je puis lui être de quelque  
 » consolation, et alléger, en les parta-  
 » geant, les maux qui depuis long-temps  
 » s'accroissent chaque jour autour de lui.

» Je préfère mourir à ses côtés que de  
 » vivre loin de lui. Je suis trop fier de ses  
 » nobles vertus, trop avide de ses grands  
 » exemples pour le perdre de vue un  
 » instant. Je mourrai s'il le faut ici : on  
 » pourra compter deux victimes au lieu  
 » d'une.

» Je ne vous en remercie pas moins,  
 » Milord, du fond de mon cœur, de votre  
 » bonne volonté pour moi. Combien il  
 » m'eût été doux, combien je vous eusse  
 » béni de l'avoir étendue jusqu'à mon  
 » père ! J'ai l'honneur d'être, etc. »

Cette lettre fut sans doute lue en famille chez lord Ch. Somerset, et y fit naître les sentimens dont elle était digne; car le lendemain, le jeune docteur étant venu, et moi l'ayant pris à part pour qu'il fit usage de son ascendant médical sur mon fils afin de le déterminer à partir, au lieu de m'écouter, il courut à la chambre de mon fils, lui sautant au cou pour ce qu'il venait de faire, disait-il, l'assurant qu'il l'eût mésestimé s'il en eût

agi autrement; et l'entraînant à la fenêtre, il le présenta à deux dames restées dans leur calèche; et ce furent alors beaucoup de salutations réciproques; c'étaient les deux filles de lord Charles Somerset, qui avaient voulu, ce matin, conduire elles-mêmes le docteur jusque dans la cour de notre prison, et probablement satisfaire l'intérêt et la curiosité que les expressions de mon fils avaient fait naître.

Cependant notre situation continuait d'être déplorable dans notre espèce de cachot: nos fenêtres, sans rideaux, donnaient sur une cour couverte d'un sable enflammé. Dans cet hémisphère opposé, bien qu'au mois de janvier, nous nous trouvions dans cet instant sous les ardeurs brûlantes de l'été; nous étouffions.

Au-dedans toujours même gêne, mêmes restrictions, mêmes contrariétés; toujours mêmes honneurs de notre déjeûner et de notre dîner par les mêmes officiers; j'étais surtout vivement heurté dans le cœur, de cette dernière circonstance, et résolu de m'y soustraire à tout prix; je gardai le lit et y pris désormais mes repas, décidé à n'en pas sortir si l'on n'allégeait mes tourmens. Je souff-



frais d'ailleurs de violens maux d'estomac; j'avais parfois de la fièvre; ma santé était totalement dérangée. L'officier de garde m'avait fait connaître, il est vrai, qu'il avait ordre de me conduire dans la ville et même aux environs, dès que je lui en exprimerais le désir; mais je l'en avais remercié pour moi, et n'en voulus profiter que pour mon fils.

Personne n'arrivait jusqu'à moi; soit que l'officier, qui me savait incommodé, crût me rendre service, soit que cela lui fût interdit, il repoussait sévèrement toute tentative à cet égard; ce qui amena une circonstance des plus singulières. En face de notre porte, était un fond de corridor où il nous était permis d'aller, et qui nous devenait indispensable mainte fois le jour. M'y étant rendu, et trouvant dans le voisinage une porte ouverte, contre toute habitude, j'eus la curiosité de la franchir, et un escalier rapide me conduisit sur le comble et la plate-forme du château, d'où je dominais sur toute la ville du Cap, et la vaste mer à perte de vue. Frappé de la beauté du spectacle, je m'oubliai dans les méditations qu'il faisait naître, et deux heures s'étaient écoulées avant que

je songeasse à revenir. Le hasard avait fait que j'étais sorti durant la promenade de mon fils avec notre officier; or, la sentinelle avait été changée pendant cet intervalle, si bien que quand je me présentai à ma porte, ce soldat la croisa de son fusil et me repoussa fort brutalement; plus j'insistais plus il se fâchait. Cela me parut plaisant; mais je trouvais plus plaisant encore de descendre les escaliers, de traverser les cours et d'aller au corps de garde extérieur demander main forte pour pouvoir rentrer dans ma prison. Aux premières paroles, l'officier de service, effrayé de me voir là, s'élança en fureur dans les escaliers, jusqu'au factionnaire, et là commença entre eux deux la plus violente querelle; l'officier l'accablant d'injures et le menaçant de le faire rouer de coups. Le soldat, furieux de son côté, et les yeux hors de la tête, jurait qu'après tout il avait pourtant fait son devoir; et moi, tranquille spectateur, je ne pouvais m'empêcher de sourire d'un tel esclandre, auquel ni l'un ni l'autre, au fait, ne comprenait rien, et que moi seul aurais pu expliquer. Toutefois la paix se fit aux dépens